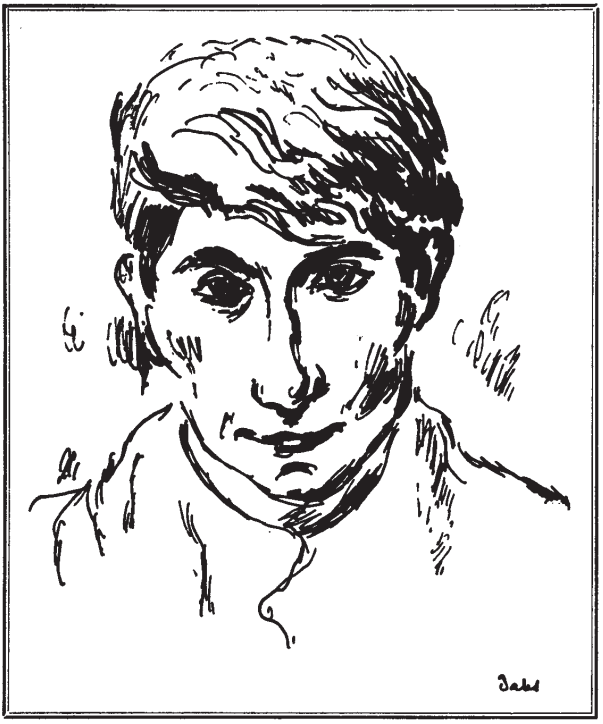
Extrait de la publication



Eugène Dabit. Autoportrait.

Eugène Dabit

Ville lumière

Textes réunis et présentés
par Pierre-Edmond Robert

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6e

Extrait de la publication

Couverture : Anne-Marie Adda
© le dilettante, 1987
ISBN 978-2-84263-332-5

Extrait de la publication

Avant-propos

Quelle ironie du destin ! Bien que Parisien des arrondissements populaires du nord-est de la capitale, décors de sa vie aussi bien que de ses romans, Dabit, né à Mers-les-Bains en 1898, est mort à Sébastopol en 1936. Une mort inattendue, d'une maladie aux symptômes ambigus, alors qu'il accompagnait André Gide, avec un groupe d'écrivains, militants ou sympathisants communistes : Louis Guilloux, Pierre Herbart, Jef Last, Jacques Schiffrin, dans un voyage officiel à travers l'U.R.S.S. Le livre que Gide a tiré

de ce périple : Retour de l'U.R.S.S., *lui est dédié, comme lui est dédié* Bagatelles pour un massacre *de Louis-Ferdinand Céline, paru l'année suivante, en 1937.*

Cette mort prématurée a interrompu une brève mais prometteuse carrière littéraire qui avait commencé par le succès de L'Hôtel du Nord, *publié en décembre 1929 par Robert Denoël, lui aussi débutant dans l'édition.* L'Hôtel du Nord *avait été consacré par le premier Prix populiste, en 1931. En 1938, Marcel Carné en a fait un film :* Hôtel du Nord, *avec des dialogues d'Henri Jeanson, dont la notoriété s'est superposée à celle du roman. Il est vrai que cette adaptation est une belle infidèle, car ni la réplique d'Arletty : « Atmosphère, atmosphère… », ni le couple qu'elle forme avec Louis Jouvet, ni celui des jeunes amoureux, joués par Annabella et Jean-Pierre Aumont, ne figurent ainsi dans le texte de Dabit.*

Celui-ci n'est pas non plus son seul roman. De 1930 à 1936, il en a publié (chez Gallimard) quatre autres, autobiographiques

Extrait de la publication

et familiaux : Petit-Louis *(1930),* Villa Oasis *(1932),* Un mort tout neuf *(1934),* La Zone verte *(1935). Il est aussi l'auteur de trois recueils de récits et de nouvelles :* Faubourgs de Paris *(1933),* L'Île *(1934) et* Train de vies *(1936). Ils ont été suivis de trois publications posthumes, un* Journal intime *(1939) et un roman inachevé :* Le Mal de vivre *(1939), ainsi qu'une pièce de théâtre :* Au Pont-Tournant *(Union bibliophile de France, 1946).*

Dabit avait d'abord été peintre, dans les années 1920, et son dernier ouvrage, paru en 1937, est un essai d'esthétique picturale : Les Maîtres de la peinture espagnole. *Il avait été précédé par de nombreux comptes rendus artistiques, principalement donnés, comme sa critique littéraire, à la presse de gauche des années 1930.*

Cette œuvre inachevée n'est pourtant pas négligeable. André Gide et Roger Martin du Gard, les mentors, Louis-Ferdinand Céline, l'ami, la considéraient comme une des toutes premières de sa génération. Sa réédition, depuis

Extrait de la publication

1986, le confirme. Dès L'Hôtel du Nord, *du nom de l'établissement que les parents Dabit ont tenu, quai de Jemmapes, de 1923 à 1943, elle a pour cadre le Paris populaire, pour décors des cafés, de petits hôtels, des auberges, pour thèmes tous ceux de la ville. Seuls* L'Île, *qui se passe aux Baléares, et quelques récits et nouvelles de* Train de vies *et du* Mal de vivre *y échappent tout à fait.*

Dabit ne s'est guère écarté du canal Saint-Martin, de Belleville, de la porte de Clignancourt. La salle de L'Hôtel du Nord, *l'établissement louche de* Petit-Louis, *celui de demi-luxe de* Villa Oasis, *le Bar du Télégraphe et la Brasserie des Sports d'*Un mort tout neuf, *les auberges de* La Zone verte *et de « Grande banlieue sud » dans* Faubourgs de Paris, *l'hôtel du* Pont-Tournant *sont les lieux où se retrouve une humanité toujours de passage, vivant au jour le jour. Les conversations entendues au comptoir, dans la rue ou le métro, au cinéma sont les voix collectives de la ville. Celle-ci, c'est-à-dire Paris, est marquée d'une profonde*

ambiguïté. Elle est le lieu du mal de vivre, du malheur quotidien. Elle est aussi le lieu privilégié des rencontres, des amitiés. La promiscuité, l'inconfort n'empêchent pas des moments de bonheur, ni surtout une poésie qui s'exprime quand même au milieu de la laideur. Dabit l'a cherchée dans cette « horrible ville » à la suite du Baudelaire des Tableaux parisiens. *Il a voulu, a-t-il écrit en conclusion de « Dix-huitième arrondissement » de* Faubourgs de Paris, *se pencher « sur elle sans tendresse pour entendre des plaintes au milieu des rires, pour trouver une voie lumineuse parmi les rues noires ».*

Dans ce domaine, Dabit avait même, en juin 1930, conçu un projet de roman-fleuve : Capitale, *auquel il n'a cessé de penser jusqu'à la fin de sa vie, sans pourtant guère avancer dans son exécution. Ce livre, dont* Faubourgs de Paris *ne constituait, dans son esprit, qu'une esquisse, devait être, comme il l'a écrit à Roger Martin du Gard, « une histoire de Paris de 1900 à 1940, à travers différents quartiers, différents milieux ». Ce projet était*

Extrait de la publication

par là comparable aux Hommes de bonne volonté *de Jules Romains, en tout cas pour leur partie parisienne, dont les vingt-sept volumes recréent la période 1908-1933. Mais Dabit, qui avait détesté les premiers volumes de la série, parus en 1932, voulait plutôt s'inspirer des romanciers américains John Dos Passos et Théodore Dreiser. Il admirait surtout la* Tragédie américaine *du second, pour son honnêteté, tandis que la technique kaléidoscopique du premier, dans sa trilogie* U.S.A.*, lui paraissait trop artificielle. Des coupures de journaux : faits divers et nouvelles politiques, comme celles du 6 février 1934, ou sportives, des épisodes tirés de la vie de ses camarades de l'atelier de ferronnerie où il était apprenti en 1913-1914, ou de celle de ses camarades du front en 1917-1918, ou encore les histoires truculentes que le peintre Vlaminck lui avait racontées sur la mobilisation de 1914 et les mois qui ont suivi, devaient trouver leur place en contrepoint d'une chronique personnelle et familiale.*

Extrait de la publication

Tout cela, la communale, la vie des faubourgs, Paris côté cour, Dabit, mort trop tôt, n'a pas eu le temps de l'écrire sous la forme du livre total qu'il projetait. Mais, tandis qu'il continuait à penser à Capitale*, en 1934 et 1935, Dabit venait de publier, au moins par fragments, son autobiographie dans les textes de* Faubourgs de Paris. *« Dix-huitième arrondissement » décrit l'enfance, rue du Mont-Cenis puis rue de Suez. « L'école », la maternelle de la Goutte-d'Or et la communale de la rue Championnet. « Dix-neuvième arrondissement », Belleville où habitait la vieille tante Tollard et, coïncidant avec la parution de* Faubourgs*, le hameau des bois où Dabit vivait dans sa maison-atelier de la rue Paul-de-Kock. « Grande banlieue sud », enfin, raconte un séjour de 1931 à Montlhéry. L'autobiographie est incomplète ; elle est de surcroît retouchée : elle correspond à l'image que Dabit donne de lui-même, celle de l'apprenti autodidacte devenu romancier.*

La notoriété de Dabit lui a aussitôt ouvert les colonnes des périodiques, de La Nouvelle

Extrait de la publication

Revue française *à* Marianne. *Comme autrefois, quand peintre il cherchait le motif, l'auteur de* L'Hôtel du Nord *continue de parcourir les arrondissements pauvres du nord-est de Paris. Dans ses carnets, il note le nom du bistrot, imagine une vie entière dans le visage d'une passante, ou, reprenant le crayon du dessinateur, esquisse le profil d'un voyageur du métro. Et, en attendant de se mettre à* Capitale*, il avait envisagé, en 1935, de réunir en volume des reportages, des récits, des contes écrits sans l'apprêt de l'autobiographie, pour la plupart déjà publiés dans la presse entre 1931 et 1935, et de les faire paraître tels quels.*

Sous le titre de Ville lumière*, il aurait ainsi groupé tous ces textes. Dans la table des matières qu'il avait griffonnée pour ce recueil, il avait retenu « Atmosphère de Paris », manifeste plus moral que politique, où, après* L'Hôtel du Nord *et* Petit-Louis*, il exprime son intention de parler désormais au nom des pauvres gens qui lui avaient jusque-là servi de modèles, de leur donner*

une voix. Devaient s'y ajouter les reportages parus dans la rubrique « L'air du mois » de La N.R.F. *: « Café-concert » et « Boulevard Mortier », « Magasins à prix unique », « Métro », « Dans les rues », « À l'Hôtel du Nord ». D'autres reportages : « Mayol » et « La foire aux puces », avaient été publiés dans* Marianne. *Était prévue également l'inclusion de textes encore inédits : « Un dimanche dans la banlieue sud », vestige d'un ouvrage sur les hospices de vieillards, envisagé en 1932, et dont le titre aurait dû être :* La Fédération des vieux, *et « La rue », morceau contemporain de la rédaction de « Dix-huitième arrondissement » dans* Faubourgs de Paris, *ainsi que des fragments du* Journal intime, *comme « Soirs d'été parisiens », daté du 4 juin 1932. Il avait enfin choisi des contes, en réalité des souvenirs personnels qui étaient une première rédaction de la chronique familiale : « Les beaux jours » et « Le cocher-livreur ».*

Ville lumière *apparaît ainsi comme une réduction photographique de l'œuvre entière*

Extrait de la publication

d'Eugène Dabit : journal, romans, contes et nouvelles, reportages. De l'un à l'autre de ces textes, il ne change guère de ton, ni de sujet. Ils sont autant d'images de Paris, une atmosphère de Paris, selon le titre initial de Faubourgs de Paris. *Celle-ci se dégage à partir de croquis rapides où s'opposent les hommes et la ville, jours de travail et jours de loisirs. Ces cartes postales restituent en effet, mieux qu'un air du temps, tout un monde, rue et gens, et le regard de leur auteur : nostalgie, révolte, compassion.*

Pierre-Edmond Robert

Extrait de la publication

Atmosphère de Paris

Des fenêtres de l'Hôtel du Nord on voit le canal Saint-Martin, l'écluse où attendent les péniches, des usines et des fabriques, des maisons de rapport. Des camions montent vers le bassin de La Villette, descendent vers le Faubourg-du-Temple. Non loin, il y a la gare de l'Est, la gare du Nord. Le soir, on entend le bruit monotone de l'eau qui tombe d'une écluse. On traverse une région morne : eaux dormantes, quais déserts, où Léon-Paul Fargue et Jules Romains portèrent leurs pas.

Extrait de la publication

L'Hôtel du Nord s'élève près de la rue de la Grange-aux-Belles. C'est une vieille bâtisse faite de carreaux de plâtre et de mauvaises charpentes, où vivent des camionneurs, des mariniers, des maçons, des charpentiers, des employés, de jeunes ouvrières. Une soixantaine de personnes qui quittent l'hôtel le matin, vers sept heures, et n'y rentrent que le soir pour dormir. Ils occupent des chambres ternes et exiguës, froides l'hiver, étouffantes l'été ; les couloirs sont humides, l'escalier raide.

Les jours et les semaines se suivent, monotones. Il y a le dimanche, cinquante-deux fois l'an, et ce jour-là on sort, on ne court plus après les tramways, on ne se bouscule pas dans le métro. À midi, on déjeune tranquille ; le soir, on va au cinéma. Et puis la semaine recommence. On sort quelquefois ; mais on rentre tard, et le matin il s'agit d'être debout à six heures, une journée de travail vous attend.

Il y a, dans l'hôtel, un café. On s'y retrouve, on y joue au zanzi ou à la manille ;

Extrait de la publication

on y parle politique ; on y rencontre des éclusiers, des cochers, des chauffeurs de taxi. On se serre les coudes, on boit, on crache, on rit ; et, lorsque le patron est de bonne humeur, on chante. Le samedi on fait de longues parties de manille, demain dimanche est jour de fête !

Des portes claquent, des bruits de pas retentissent. Dans l'escalier ou les couloirs de l'hôtel des jeunes filles et des hommes se rencontrent, se frôlent, s'accrochent. Une liaison. Et toutes les chambres se ressemblent. Les hommes guettent une proie, les filles subissent, et parfois se vengent. Personne ne s'étonne de ces aventures, elles sont quotidiennes ; et après tout elles consolent.

Le temps s'écoule. L'été est venu. Quand le soleil s'est couché derrière des maisons du quai de Valmy, il fait bon prendre un verre à la terrasse. Le roulement des voitures a fait place au bruit frais des écluses. Les réverbères s'allument, des amoureux s'étreignent dans le square,

Extrait de la publication

de vieilles femmes promènent leur chien. Les étoiles se reflètent dans l'eau noire du canal ; l'air fraîchit, un coup de vent qui vient des boulevards extérieurs apporte le murmure de la ville. On respire mieux enfin, on regarde le quai où les verdures des arbres s'assombrissent. Et l'on songe à partir à la campagne.

On habite quelques mois l'Hôtel du Nord. On le quitte un matin. On part, une valise à la main, sans jeter un regard derrière soi. Ici, avec le canal, on avait de l'air ; on regardait le square où à la nuit se caressaient des amants, l'écluse où se suivaient des péniches chargées de sable, de pierres, de charbon ; et l'été, souvent, on voyait repêcher des noyés. Fini tout ça. Dieu sait où l'on va. Dans quelque garni sombre, un autre Hôtel du Nord, près de l'usine qui vous emploie.

Le destin m'a fait longtemps vivre et travailler à l'Hôtel du Nord. J'y ai vu arriver un à un les personnages de mon livre, je les ai vus partir, et plus jamais ne les

Extrait de la publication

ai rencontrés. Rien de plus émouvant, de plus désespérant aussi que leur existence, sans poésie ni révolte, ni rêve. Des hommes confiants dont certains venus de la campagne, pauvre chair broyée sous la meule des villes. Rien d'eux ne subsiste aujourd'hui. Un nom ? Pas toujours. Et c'est alors que me vient le désir de les faire revivre, de les comprendre, de les aimer, moi qui leur ressemblais un peu, aussi de m'effacer devant eux, de les montrer nus, simples, confiants.

Le même désir me poussa à écrire mon second livre, *Petit-Louis*. Je ne quittais pas Paris, je n'abandonnais pas les hommes qui y vivent. Mais l'existence de Petit-Louis me conduisait dans un nouveau quartier : celui de Clignancourt.

Sur les fortifications, Petit-Louis jouait avec des camarades, roulait dans l'herbe des fossés, regardait sur la zone des hommes cultiver leur jardin ou construire une bicoque de planches et de carton bitumé.

Extrait de la publication

C'est en bordure de ce pays, où se mêlaient les odeurs de Paris et celles de la campagne, que l'enfance de Petit-Louis s'écoula. En juillet 1914 commença pour lui une vie fiévreuse : il connut le désordre de la rue, celui des hommes ; bientôt il travailla dans une compagnie de chemin de fer. Il portait une culotte longue, une casquette. Le dimanche, il continuait à parcourir son quartier. Ses camarades fumaient, lorgnaient les femmes, lui racontaient des histoires obscènes. Les hommes qu'il suivait autrefois, dans l'espoir de quelque aventure, il ne les regardait plus avec un visage ingénu et curieux. Il connaissait déjà quelques-unes de leurs maladies, quelques-uns de leurs désirs. Et, enfin, il partagea leurs misères : il s'engagea et partit pour le front.

Après l'armistice il rentra chez lui. Ses parents retravaillaient. Des fenêtres de leur logement, au sixième, il revoyait le pays de son enfance, ce quartier de Clignancourt, avec ses rues étroites,

Extrait de la publication